DÉTAIL AUTHENTIQUE
DES MALHEURS
ET DE LA FUITE
DU PRINCE
CHARLES EDOUARD
DANS LES HÉBRIDES.

DÉTAIL AUTHENTIQUE
DES MALHEURS
ET DE LA FUITE
DU PRINCE
CHARLES EDOUARD
DANS LES HÉBRIDES.



A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire, rue du Hurepoix, N° 18.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Permission.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Ce morceau intéreſſant eſt tiré du journal d'un voyage dans les Hébrides, (*) que fit, en 1773, M. Jacques Boſwell, Ecuyer, avec le célebre Docteur Samuel Johnſon. L'Editeur a vu dans cette tournée pluſieurs perſonnes qui ont joué un grand rôle dans les malheurs & la fuite du Prince Charles Edouard; c'eſt d'eux qu'il tient les détails qu'il a donnés récemment au Public, & qui en atteſtent l'authenticité. Le journal de M. Boſwell, écrit avec élégance & ſimplicité, renferme auſſi

(*) Iſles de l'Ecoſſe.

beaucoup de Penſées recueillies des converſations du Docteur Johnſon : j'en ai traduit quelques-unes, & en ai joint ici pluſieurs autres que j'ai choiſies dans ſes différens Ouvrages.



DÉTAIL



DÉTAIL AUTHENTIQUE
DES MALHEURS
ET DE LA FUITE
DU PRINCE
CHARLES EDOUARD (1)
DANS LES HÉBRIDES.

APRÈS la bataille de Culloden (2), si funeste à son parti & à ses intérêts, le Prince Charles Edouard se retira dans une île d'Ecosse, nommée Long-Island, où il se tint caché quelque temps; mais son asyle

(1) Fils de celui qu'on appeloit le *Prétendant*.

(2) Cette bataille fut donnée le 7 Avril 1746, & commença à deux heures après midi.

étant découvert, & des troupes ayant été envoyées à sa poursuite, il fut contraint de chercher sur le champ une autre retraite. Miss Flora Macdonald, jeune Ecossoise, animée par des principes sacrés de loyauté, offrit avec toute la magnanimité d'une héroïne, de le conduire avec une petite barque à l'île de Sky, quoique la côte qu'il devoit quitter fût gardée par des vaisseaux de guerre ennemis. Le Prince prit des habits de femme, dans le dessein de se faire passer pour la suivante de Miss Macdonald, sous le nom de Betti Bourke Irlandoise. Ils arriverent à Mugstot, dans le Domaine de Sir Alexandre Macdonald, sans avoir été arrêtés, quoiqu'on leur eût tiré plusieurs coups de canon pour les faire amener. Sir Alexandre étoit alors au Fort Auguste avec le Duc de Cumberland; mais sa femme étoit au logis, près duquel le Prince se plaça en attendant des nouvelles de sa conductrice. Miss Macdonald entra chez Lady Marguerite, & lui fit part de l'entreprise dans laquelle elle s'étoit engagée. Cette dame, dont la bienfaisance égaloit les lumieres, décida qu'il

falloit conduire le Prince au (1) vieux Rasai, qui se tenoit caché lui-même avec quelques amis choisis. Ce projet fut communiqué sur le champ à Kinsburgh (2), qui se rendit auprès du Prince pour l'en informer, & lui porter quelques rafraîchissemens. A son approche, Edouard se leva brusquement, & s'avançoit pour le frapper avec un gros bâton noueux qu'il tenoit à la main, lorsque celui-ci lui dit : « Je suis » Macdonald de Kinsburgh qui vient offrir » ses services à Votre Altesse; le Prince lui » tendit la main, & parut satisfait du plan » concerté ».

Pendant cet intervalle, Flora Macdonald dînoit chez Lady Marguerite, avec un Officier de l'Armée Angloise, détaché dans cette île avec une Troupe pour arrêter le Prince au cas qu'il y débarquât; elle a

(1) Chef de la tribu de ce nom; elles sont nommées *Clams* dans la langue Ecossoise, & habitent un pays hérissé de montagnes & de forêts dans l'étendue de plus de deux cens milles; il est d'usage que les Chefs Ecossois portent le nom de leur tribu.

(2) Autre Chef de tribu.

beaucoup ri depuis avec cet Officier, de l'adreſſe avec laquelle elle l'avoit trompé.

Après le dîner, Flora Macdonald, montée ſur un cheval de Lady Marguerite, & ſuivie de ſa ſervante ſuppoſée, d'un laquais portant du linge, & de Kinsburgh, à pied, ſe mit en marche pour gagner le logis de ce fidele ſerviteur. Sur la route ſe trouvoit un petit ruiſſeau qu'il falloit néceſſairement traverſer. Le Prince fugitif, oubliant la décence du ſexe qu'il avoit adopté, & craignant de mouiller ſes jupons, les leva ſi haut, que Kinsburgh crut devoir lui obſerver, que cette maniere de paſſer l'eau pourroit le faire découvrir ; il promit d'y prendre garde à l'avenir, & tint ſi bien parole que, traverſant un ſecond ruiſſeau, il ſe mouilla entiérement : il avoit fort mauvaiſe grace & beaucoup de mal-adreſſe ſous cet accoûtrement ; ſa taille étoit ſi haute & ſa marche ſi délibérée, que pluſieurs femmes qui le virent en route, rapporterent avoir rencontré une grande & groſſe femme qui avoit l'air d'un homme déguiſé, & que ce pourroit bien être, (c'eſt ainſi qu'elles s'ex-

priment) le Prince qu'on cherchoit avec tant de soin (1).

Il reçut chez Kinsburgh l'accueil le plus amical, parut gai à souper, & vuida bravement quelques bouteilles avec son hôte. Comme il y avoit long-temps qu'il n'avoit couché dans un lit, il en goûta tellement la douceur, qu'il ne se réveilla que le lendemain à une heure après midi.

La fille de Kinsburgh m'a dit, qu'ayant été trouver dans la matinée son pere encore au lit, pour lui faire part de ses craintes & l'engager à partir promptement avec son hôte. « Laissez, laissez reposer cet infortuné, lui dit le vieillard, » il en a bien besoin après tant de peines » & de fatigues; quant à moi, que m'importe de mourir dix ou douze ans plutôt » que je ne dois suivant le cours de la nature ». Après ces mots, il s'enveloppa dans ses couvertures & se rendormit.

(1) Sa tête fut mise à prix ; on fit proclamer dans Londres qu'on donneroit trente mille livres sterlings à celui qui la livreroit.

Dans l'après-dînée, le Prince fugitif, toujours ſous le même déguiſement, ſe remit en route & marcha vers Portrée avec Flora Macdonald & un domeſtique. Ses ſouliers étant fort uſés, Kinsburgh lui en donna une paire neuve, & prenant les vieux, lui dit : « Je les conſerverai fidele- » ment, juſqu'à ce que vous ſoyez ſolide- » ment établi à Saint-James; alors, je m'in- » troduirai près de vous, & vous les pré- » ſenterai, pour vous rappeler le ſervice » que j'ai été aſſez heureux de vous rendre » en vous offrant un aſyle ſous mon toit, » & vous y recevant de mon mieux ». *Je vous ſomme de votre parole*, répliqua le Prince en ſouriant. Kinsburgh a gardé toute ſa vie ces ſouliers. Après ſa mort, un zélé Jacobite les acheta vingt guinées.

Dès qu'Edouard fut parti, la vieille Miſtriſſ Macdonald prit les draps dans leſquels il avoit couché, les plia avec ſoin, chargea ſa fille de les ſerrer, d'empêcher qu'ils ne fuſſent blanchis, & ordonna qu'après ſa mort, ils lui ſerviſſent de ſuaire; ce qui fut religieuſement obſervé.

Sur la route de Portrée, le Prince fugitif reprit les habits de ſon ſexe.

On avoit détaché M. Donald-Roi au jeune Raſai, qui étoit alors à environ trois milles de Portrée, dans une maiſon de ſa ſœur pour y ſoigner ſon frere le Docteur Macleod, qui commençoit à ſe rétablir d'une bleſſure reçue à la bataille de Culloden. M. Donald-Roi communiqua au jeune Raſai le projet de conduire le Prince à l'endroit où s'étoit réfugié ſon Pere ; mais il apprit que (1) le vieux Raſai avoit été obligé de ſe ſauver à Knoidart. Quel parti prendre ? Donald-Roi propoſa de mener Edouard dans le Continent ; mais le jeune Raſai regarda ce projet comme trop dangereux dans la circonſtance, & dit qu'il vaudroit mieux le cacher dans l'île de Raſai, juſqu'à ce que ſon Pere en fût informé & donnât ſon avis ſur ce qu'il y avoit à faire. La difficulté étoit de le conduire à Raſai. On ne pouvoit guere ſe

(1) Il exiſte une ancienne convention entre les familles de Macdonald & de Raſai. Toutes les fois que le Chef d'une des deux familles vient à mourir, on donne ſon épée au Chef de l'autre.

confier à des matelots de Portrée, & tous les bateaux de Raſai avoient été enlevés ou détruits par les Soldats ennemis, à l'exception de deux appartenans à Malcolm Macleod, qui les avoit ſoigneuſement cachés.

Informé de cette difficulté, le Docteur Macleod dit, qu'il vouloit riſquer de nouveau ſa vie pour ſon Prince ; & ayant trouvé un petit bateau renverſé près d'un Lac dans le voiſinage, cet homme généreux & le jeune Raſai, aidés de quelques femmes, parvinrent, à force de fatigue & de conſtance, à le tranſporter à la mer à travers un mille d'Ecoſſe, dont la moitié étoit une fondriere, & l'autre une montagne eſcarpée & rocailleuſe.

Ces freres courageux, ſecondés d'un jeune Matelot, conduiſirent à force de rames leur petite barque à Raſai. Leur premier ſoin fut d'y chercher le Capitaine Malcolm, pour lui demander un de ſes bateaux avec lequel ils puſſent retourner à Portrée & y prendre le Prince fugitif. Ils étoient réſolus, au cas qu'ils ne le trouvaſſent pas, de revenir avec leur petite barque, & d'y paſſer

Edouard, malgré l'extrême danger d'un pareil trajet.

Heureusement qu'en mettant pied à terre, ils rencontrerent leur cousin Malcolm, qui, avec la plus grande célérité, fit préparer un de ses bateaux, & engagea deux hommes vigoureux nommés Maekensie & Macfriar pour le diriger. Malcolm, que l'âge avoit rendu prudent, fut d'avis que le jeune Rasai, qui n'avoit pas encore paru dans la malheureuse affaire du Prince Charles, ne risquât pas de se perdre, mais que lui & le Docteur Macleod qui y étoient déja publiquement compromis, devoient seuls se charger de cette expédition : le jeune Rasai répliqua qu'il vouloit y aller au risque de sa fortune & de sa vie, & jura que rien ne pourroit l'en empêcher : « Eh bien ! » brave jeune homme, reprit Malcolm, » suivez-nous, & abandonnons-nous à la » Providence »; mais les deux bateliers ne voulurent point partir sans être informés de leur destination, & sur-tout Mackensie déclara qu'il ne remueroit pas une rame, qu'il ne sçût où il alloit : on fut donc

obligé de les mettre du ſecret & de leur faire jurer qu'ils le garderoient fidelement; ce qu'ayant promis, ils mirent en mer à l'inſtant, & débarquerent bientôt à environ un mille de l'auberge de Portrée.

Pendant que cette négociation ſe traitoit, le Prince Edouard marchoit vers Portrée. Malcolm, Malcleod & Macfriar furent détachés au-devant de lui; ils ne tarderent pas à le rencontrer & à le conduire à l'auberge. Donald-Roi qui l'avoit vu à Mugſtot, l'y reçut & l'informa de ce qui avoit été concerté. Edouard, en arrivant, voulut changer une guinée; l'Aubergiſte n'avoit que treize ſchelins de monnoie, & le Prince étoit prêt à s'en contenter, lorſque Donald-Roi l'en empêcha, en lui faiſant tout bas l'obſervation que cette généroſité pourroit le faire prendre pour un homme de conſidération & donner des ſoupçons; Edouard ſortit promptement de l'auberge, y laiſſant ſa belle protectrice qu'il n'a jamais revue depuis. Donald-Roi lui préſenta, chemin faiſant, Malcolm, Macleod, comme un Capitaine de ſon armée.

Le jeune Rafai & le Docteur Macleod l'attendoient dans le bâteau avec la plus grande anxiété; lorfqu'il y arriva, on lui déclina leurs noms; il ne voulut permettre aucune cérémonie ni démonftration de refpect, & les embraffa comme fes égaux.

Donald-Roi refta dans l'île de Ski pour avoir l'œil fur ce qui s'y pafferoit, & donner l'alarme au cas que l'ennemi découvrît la retraite du Prince à Rafai. Il s'embarqua à l'entrée de la nuit pour s'y rendre, prit quelque repos pendant le paffage, & y débarqua à la pointe du jour. Comme la plupart des maifons de cette île avoient été brûlées par les Soldats de l'Armée Angloife, on eut quelque peine à lui trouver un gîte. On le plaça enfin dans une petite cabane bâtie depuis peu par quelques Bergers. L'ayant arrangé du mieux poffible, & préparé un lit de bruyere pour le malheureux Prince, les Gentilshommes Ecoffois allumerent du feu & partagerent quelques provifions qu'ils avoient apportées de Kinsburgh. On obferva qu'Edouard ne voulut point goûter de pain de froment tant qu'il

en trouva de ſeigle ; « car, diſoit-il, je pré-
» fere le pain de mon pays à tout autre ». Ce
qui étoit fait pour flater des Ecoſſois.

Le jeune Raſai, qui ſeul pouvoit ſe montrer avec ſûreté, ſe détacha pour aller chercher quelques proviſions. Quoiqu'au milieu de ſes troupeaux, il fut obligé d'uſer de ruſe, dans la crainte qu'on ne ſoupçonnât la retraite de ſes compagnons ; n'étant donc vu de perſonne, il prit furtivement un chevreau qu'il enveloppa dans ſon manteau, & l'ayant emporté dans la cabane, on en prépara un repas qui fut trouvé délicieux. Le malheureux fugitif, dont la ſanté étoit fort altérée par la faim, la ſoif, la fatigue & ſes veilles, dormit long-temps, mais d'un ſommeil fréquemment troublé. Malcolm m'a dit, qu'il avoit eu cette nuit-là beaucoup de mouvemens convulſifs, & qu'il ſe parloit à lui-même en différentes langues. Une de ſes expreſſions, en Anglois, étoit, « ô Dieu ! Pauvre Ecoſſe » !

Quand ils reſtoient dans la cabane, les deux bateliers, Mackenſie & Macfriar faiſoient ſentinelle ſur différentes élévations.

Il arriva un jour un incident qu'il ne faut pas omettre : un homme vendant du tabac, rôdoit ſans ceſſe dans les lieux écartés de l'île; perſonne ne le connoiſſoit, & on le ſoupçonnoit d'être un eſpion. Mackenſie vint en courant à la cabane avertir que cette perſonne ſuſpecte approchoit. Sur quoi, le jeune Raſai, le Docteur Macleod & Malcolm tinrent conſeil de guerre, & le condamnerent à la mort d'une voix unanime : mais le Prince prenant un air grave & ſévere, leur dit : « A Dieu ne plaiſe qu'on » ôte la vie à un homme qui peut être in- » nocent, tandis que nous pouvons con- » ſerver la nôtre »! Les Gentilshommes Ecoſſois perſiſtoient cependant dans leur réſolution, & Edouard, dans celle d'épargner ce malheureux; lorſque Mackenſie qui veilloit à la porte de la cabane, ayant entendu ce débat, dit en langue Herſe : « Allons, allons, il faut le dépêcher d'un coup » de fuſil. Vous êtes Roi, mais nous ſommes » le Parlement, & c'eſt lui qui doit déci- » der ». Le Prince Charles voyant ſourire ſes amis, leur demanda ce qu'avoit dit

Mackenſie ; & l'ayant appris, il obſerva que c'étoit *un jeune homme alerte*, & malgré la déſagréable & dangereuſe ſituation où il ſe trouvoit, ſe mit à rire de tout ſon cœur.

Heureuſement pour la perſonne inconnue, qu'elle ne s'apperçut pas qu'il y avoit du monde dans la cabane, ou du moins prit un autre chemin, ignorant le riſque qu'elle couroit. On a ſçu depuis que c'étoit un Soldat de l'Armée Ecoſſoiſe qui lui-même étoit proſcrit. S'il avoit continué ſa route, on étoit décidé à le fuſiller. Car, comme m'a dit Malcolm : « Nous n'aurions » pu le garder avec nous, ni oſer le laiſſer » aller ; en pareille circonſtance, j'aurois tué » mon frere, ſi je n'avois pas été ſûr de » lui ». Jean Mackenſie eſt encore vivant. Je l'ai vu chez Raſai. S'étant caſſé la jambe en danſant, il y a environ dix-huit ans, on fut obligé de la couper, & il porte à préſent une jambe de bois. On n'a point encore oublié l'Hiſtoire citée plus haut, où il ſe créa de ſa pleine autorité membre du Parlement. Je le pris à l'écart à quelques pas.

de la maison, lui donnai un scheling pour boire à la santé de Rasai, & l'engageai à me faire le détail que je viens de raconter. C'est avec moins de fondement que quelques Ecrivains ont tracé l'idée d'un Parlement & de la constitution Britannique dans les temps barbares & reculés : je fus curieux de connoître s'il avoit eu réellement des notions claires des droits du Parlement, convaincu que s'il avoit été un homme plus important, il les auroit soutenus avec fermeté. « Eh bien! Jean, lui » dis-je, crois-tu que le Roi puisse être » contrôlé par le Parlement? Je crois, » Monsieur, répliqua-t-il, qu'il y auroit » beaucoup plus de voix pour, que contre ».

Mais revenons au Prince Edouard. La conversation ayant tourné sur les circonstances présentes, il dit que certainement la vie qu'il avoit menée depuis quelques temps étoit fort dure; mais qu'il aimeroit mieux vivre encore dix ans de la même maniere, que de tomber au pouvoir de ses ennemis. « Mais, lui dit Malcolm, que » pensez-vous qu'ils feroient de vous, si

» ce malheur vous arrivoit? Je ne crois » pas, répondit le Prince, qu'ils osassent » me faire mourir publiquement; mais je » craindrois d'être empoisonné ou assassiné » en prison ». Il s'informa avec le plus grand intérêt des particularités de la blessure que le Docteur Macleod avoit reçue à Culloden par une balle qui l'avoit traversé de part en part, d'une épaule à l'autre; le Docteur portoit encore l'habit qu'il avoit ce jour-là. Edouard fit mention d'un cheval blessé sous lui à cette affaire : la balle le frappa à environ deux doigts du genou du Prince, ce qui rendit le coursier si fougueux qu'il fut obligé d'en changer. Il fit quelques réflexions sur la conduite de cette malheureuse bataille, ajoutant qu'il y avoit commis peut-être des imprudences; je suis cependant convaincu que cette conjecture étoit peu fondée; car ayant eu une longue conversation à ce sujet avec mon digne & spirituel ami M. André Lumisden, alors Sous-Secrétaire d'Edouard, & depuis premier Secrétaire de son Pere à Rome, il m'assura que le Prince & tous les Géné-

raux

taux de l'Armée Ecossoise avoient montré beaucoup de talens & de courage en cette occasion. M. Lumisden a publié un détail très-exact & très-circonstancié des trois Batailles qui se sont données en 1745 & 1746. En parlant des différens Corps Ecossois, qui servirent alors sous le Prince Edouard, le Docteur Macleod & ses deux Cousins desirerent savoir de lui, quel étoit celui qu'il croyoit composé de meilleurs Soldats; il répondit qu'il ne pouvoit faire de comparaison entre ces différentes Troupes, qu'elles étoient toutes excellentes.

Comme il ne croyoit pas prudent de rester long-temps dans un même lieu, il dit à ses conducteurs, qu'il attendoit un vaisseau François qui devoit venir le prendre à Lochbroon. Quoiqu'il fallût traverser quinze lieues le long de la côte pour l'y conduire, on proposa de l'y mener dans un des bateaux de Malcolm; mais il trouva l'entreprise trop hasardeuse, & pensa qu'il falloit d'abord, à quelque prix que ce fût, tâcher d'avoir des nouvelles. Le jeune Rasai

écrivit en conféquence à fon ami Mackenfie d'Applecroff, qui lui répondit qu'on ne voyoit aucune apparence de vaiffeau François.

Ils fe déterminerent donc à retourner dans l'île de Sky & débarquerent à Strath, où ils fe repoferent dans une étable appartenante à M. Nicolfon. La mer fut très-groffe pendant ce trajet, & l'eau entroit en quantité dans le bateau. Le Prince peu accoutumé à voyager dans de pareilles barques, demanda fi l'on n'étoit pas en danger de périr; on lui répondit que non, & il fe mit à chanter une chanfon Herfe avec beaucoup de gaieté; il avoit déja fait de grands progrès dans cette langue.

Dès qu'on fut débarqué, le jeune Rafai fe détacha vers Donald-Roi pour en recueillir le plus de nouvelles qu'il pourroit; & le Prince engagea, avec beaucoup de chaleur, le Docteur Macleod, à lui tenir un bateau prêt à un certain endroit qu'il lui défigna à environ douze milles de celui où ils étoient. Ce bateau devoit lui fervir, difoit-il, à

aller traiter une affaire de conséquence. Il donna en même-temps au Docteur un étui contenant un couvert d'argent complet, en ajoutant : *Gardez cela jusqu'à ce que nous nous revoyions*, ce que Macleod entendoit être dans quelques jours; mais tous ces ordres n'étoient que simulés; il formoit un autre plan, & avoit pensé sagement n'en devoir confier le secret qu'à ceux qui pouvoient lui être absolument néceſſaires pour l'exécuter. Ayant donc engagé Malcolm à se promener un instant avec lui, il lui ouvrit son cœur, en disant : « Je me mets entre » vos mains, conduisez-moi dans le district » de Mackinnon ». Malcolm lui objecta que ce parti étoit très-dangereux, vu le nombre de Troupes en mouvement pour le découvrir. « Bon, répliqua le Prince, » quelque route que je prenne, il y a tou- » jours du danger à courir; ainsi je me dé- » cide pour celle-ci ». Il fut arrangé que Malcolm passeroit pour le maître, & Edouard pour le domestique : il prit en conséquence le sac qui contenoit leur petit bagage, le

plaça fur fon épaule; & ayant remarqué que fa vefte (1) étoit plus belle que celle de Malcolm, il en changea avec lui, obfervant qu'il ne convenoit pas que le domeftique fût mieux vêtu que le maître.

Quoique Malcolm fût excellent marcheur, il avoit peine à fuivre le Prince; il lui dit, chemin faifant, qu'il ne craignoit point d'être arrêté par les Troupes Angloifes, pourvu qu'il pût les appercevoir à la diftance d'une portée de fufil; mais qu'il redoutoit un peu la rencontre des Ecoffois qui étoient dans le parti ennemi. Il s'étoit accoutumé à la marche en allant fouvent à la chaffe en Italie, & il en avoit tellement le goût, qu'ayant apperçu quelques perdrix, il fe mit en devoir de les tirer, ce que Malcolm empêcha, en lui repréfentant que le bruit de fon feu pourroit être entendu des barques qui le guettoient le long de la côte.

(1) Cette vefte étoit d'écarlatte, avec des boutons de traits en or.

Comme ils avançoient à travers les montagnes, prenant plusieurs circuits pour éviter les lieux habités ; Malcolm voulant éprouver sa résolution, lui demanda ce qu'ils feroient s'ils tomboient dans une embuscade de Soldats ennemis? *La belle question*, répliqua le Prince, *il faudroit se battre, sans doute?* Ayant demandé à Malcolm si on pouvoit le reconnoître sous ce déguisement, & Malcolm lui ayant répondu qu'oui! « Eh bien, dit le Prince, je vais » me noircir le visage avec de la poudre. » N'en faites rien, reprit Malcolm, cela » pourroit vous faire examiner de plus près: » je vais donc, répliqua Charles Edouard, » me mettre dans le plus grand déshabillé » possible ». En conséquence, il lia un mouchoir autour de sa tête, ôta les boucles de ses souliers, & pria Malcolm de les attacher avec des cordons; malgré cela, ce fidele serviteur croyoit qu'on pouvoit encore le reconnoître. « Peste soit de ma » figure! s'écria alors Edouard; on ne peut » l'avoir vue une fois, sans la reconnoître » toujours ». Il ne vouloit pas croire qu'on

eût maſſacré de ſang-froid ſes Soldats après la victoire de Culloden ; une telle barbarie lui paroiſſoit indigne d'un Général.

Lorſqu'ils approcherent à environ deux milles de la maiſon de Mackinnon, Malcolm lui demanda ſi ſon deſſein étoit de ſe préſenter chez ce chef. « Non certaine-
» ment, répondit-il, je connois Mackinnon
» pour le meilleur & le plus galant homme
» du monde, mais ce n'eſt pas lui dont je
» deſirerois me ſervir pour mon projet;
» conduiſez-moi plutôt dans quelqu'autre
» maiſon, pourvu que ce ſoit chez un
» Gentilhomme ». Malcolm lui propoſa alors de ſe rendre chez ſon beau-frere, M. Jean Mackinnon, pour paſſer de-là dans le Continent de l'Ecoſſe, & y réclamer l'aſſiſtance de Macdonald de Scothouſe. Le Prince héſita d'abord, parce que Scothouſe étoit couſin d'une perſonne qu'il ſoupçonnoit n'être pas de ſon parti ; mais il finit par acquieſcer à la propoſition de Malcolm.

Près du logis de M. Jean Mackinnon, ils rencontrerent un nommé Roſſ, qui avoit été Soldat dans l'Armée Ecoſſoiſe. Il re-

garda fixement le Prince ; & l'ayant reconnu, il leva les mains au Ciel, en s'écriant : *Hélas ! eſt-il poſſible !* Se voyant découverts, Malcolm demanda à Edouard le parti qu'il falloit prendre : « Lui faire jurer le ſecret, ré» pliqua-t-il ». Alors Malcolm tira ſon ſabre, le préſenta au Soldat, & lui fit faire ſur la lame le ſerment ſolemnel de ne pas parler qu'il eût vu le Prince fugitif, qu'on ne ſçût publiquement qu'il étoit échappé.

La ſœur de Malcolm, chez laquelle ils ſe rendirent de grand matin, lui demanda quel étoit celui qui l'accompagnoit ? « C'eſt, » répondit-il, un nommé Louis Caw de » Crieff, fugitif comme moi, & pour la » même cauſe. Je l'ai engagé pour domeſ» tique, mais il eſt un peu malade : Pauvre » garçon, dit-elle ; je le plains, ſa bonne » mine intéreſſe ». Son mari n'étoit pas au logis, mais on l'attendoit à tout inſtant ; elle fit apporter à ſon frere un ample déjeûner du pays. Le Prince Charles jouoit très-bien ſon rôle de domeſtique, ſe tenant aſſis à une diſtance reſpectueuſe & le bonnet bas. Malcolm lui dit alors : « M. Caw,

» vous avez, sans doute, autant besoin
» de déjeûner que moi; approchez-vous,
» vous partagerez celui-ci, il est suffisant
» pour nous deux ». Le Prince se leva, fit une profonde révérence, se mit à côté de son prétendu maître, & déjeûna de fort bon appétit. Après qu'on eût desservi, entra une vieille femme qui, suivant l'usage de l'ancienne hospitalité, apporta de l'eau tiéde pour laver les pieds de Malcolm; il la pria de remplir le même office auprès du pauvre here qui le servoit; elle y répugnoit d'abord; & son orgueil lui faisant regarder comme au-dessous d'elle, de rendre un pareil service à un valet, elle dit dans un mauvais patois, moitié Ecossois, moitié Irlandois : « Quoique je lave les pieds du
» fils de votre pere, je ne suis pas obligée
» de laver les pieds du fils de son pere »; cependant elle s'y détermina ».

Après cette cérémonie, ils se coucherent & dormirent quelque temps; Malcolm apprit, en s'éveillant, que son beau-frere paroissoit; il se leva promptement pour lui parler avant qu'il ait vu le Prince. Après l'avoir

embraſſé, Malcolm lui montrant la mer, lui dit : « Jean, ſi le Prince Edouard étoit » priſonnier ſur ces barques? – A Dieu ne » plaiſe! répliqua Mackinnon. – Et ſi nous » l'avions ici? – J'en ſerois charmé, nous » en prendrions ſoin. – Hé bien, il eſt dans » votre maiſon ». Mackinnon, dans un tranſport de joie, voulut y courir ſur le champ; mais Malcolm l'arrêta, lui diſant: « Prenez garde, ne faites rien qui puiſſe » le compromettre ». Mackinnon reprit alors ſon ſang-froid; & après avoir éloigné ſes gens ſous différens prétextes, il fut admis en la préſence de ſon hôte, qui l'engagea à aller mettre en état un bateau qu'il avoit apperçu près de ſa maiſon; quoiqu'il fût petit & prenoit l'eau, il aimoit mieux s'y riſquer que d'avoir recours au Chef de Mackinnon : mais le beau-frere de Malcolm ne fut pas de cet avis, & leur dit que ce même Chef & ſa femme arrivoient à l'inſtant dans leur bateau, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de les recevoir. Le Prince dit alors à ſon fidele Malcolm : « Je » ſuis fâché de ce contre-temps, tâchons d'en

» tirer le meilleur parti que nous pourrons »; on fut chercher le Chef de Mackinnon, qui vint rendre ſon hommage à Edouard; il avoit laiſſé ſa femme dans une caverne, près du rivage, où ils ſe rendirent tous, & furent régalés avec des viandes froides & du vin. Le brave Malcolm ſe trouvant alors remplacé par le Chef de Mackinnon, demanda permiſſion au Prince Charles de ſe retirer, ce qu'il lui accorda, en lui remettant un billet qu'il ſigna *James Thompſon*, par lequel il informoit ſes amis de ſon heureuſe évaſion de l'île de Sky, & les remercioit de leurs bons offices. Il pria Malcolm de le remettre le plutôt poſſible au jeune Raſai & au Docteur Macleod, pour qu'ils ne reſtaſſent pas plus long-temps dans l'attente de le revoir. Il fit à ſon fidele ſerviteur l'adieu le plus tendre & le plus amical, le preſſa d'accepter une paire de boucles d'argent & dix guinées qu'il tira de ſa bourſe, laquelle, à ce que m'a dit Malcolm, n'en contenoit alors tout au plus que quarante. Malcolm le pria d'abord de trouver bon qu'il les refusât, qu'il avoit encore aſſez d'argent pour ſa

route ; mais Edouard insista, en disant : « Vous pouvez en avoir besoin ; pour moi, » je n'en manquerai pas quand j'aurai gagné » le Continent ».

Le Chef de Mackinnon s'étant embarqué avec lui, le conduisit à la côte opposée de Knoidart. Le vieux Rasai, qui avoit reçu des nouvelles de son fils, traversoit en même-temps la mer pour se rendre à Sky. Mais comme le Prince & lui ignoroient leur marche réciproque, & qu'ils avoient chacun leurs sujets de craintes, ils chercherent à s'éviter.

Voilà toutes les particularités que j'ai pu recueillir concernant la retraite & la fuite du Prince Charles Edouard dans les Hébrides ; il fut souvent dans un danger éminent, car les Troupes le suivirent depuis Long-Island jusqu'à Sky & Portrée, où ils en perdirent la trace (1).

Huit à dix jours après avoir quitté le Prince Edouard, le brave & fidele Malcolm fut pris, embarqué & conduit à Londres,

(1) Voltaire dit que le Prince Edouard arriva le 10 Octobre 1746, au Port de S. Paul de Léon en Bretagne.

Il m'a dit que les prifonniers étoient fort maltraités à bord dans ce trajet; mais que les Soldats y faifoient bonne chere & l'engageoient quelquefois à la partager; qu'il eût le bonheur auffi, en arrivant à Londres, de n'être point mis en prifon, mais dans la maifon d'un Sergent nommé Dick. Quoique engagé fi publiquement dans la caufe profcrite, il ne fe trouva contre lui qu'un feul témoin, ce qui l'étonna fort, & lui valut fa liberté, faute de preuves fuffifantes. Il fe croyoit dans un fi grand danger, qu'il fe feroit volontiers abonné pour le banniffement; cependant, m'a-t-il ajouté, je n'ai jamais été plus préparé à la mort.

Miff Flora Macdonald fe trouvoit à Londres en même-temps fous la protection de Lady Primrofe. Cette dame lui donna une chaife de pofte pour la reconduire en Ecoffe, & lui laiffa la liberté de prendre tel ami qui lui conviendroit pour l'accompagner : elle choifit (1) Malcolm, « de maniere,

(1) Voici le portrait que M. Bofwell fait de Sir Malcolm tel qu'il le vit en 1773 :

» Il a à préfent foixante-deux ans, la taille bien pro-

» disoit-il, d'un air triomphant, qu'étant
» venu à Londres pour être pendu, j'en
» partis dans une bonne chaise de poste,
» & avec la belle Miss Flora Macdonald ».

» portionnée, l'air mâle & robuste, le visage hâlé, haut
» en couleur, & la majeure partie des joues couverte d'une
» barbe forte & épaisse, l'œil vif & perçant, le regard
» ferme sans être dur ; il portoit des sabots, des bas de toile
» rayés qui ne montoient qu'aux genoux, & les laissoient à
» découvert; une espece de petite jupe à l'Ecossoise, de
» camelot cramoisi, une veste noire, un habit court de drap
» vert, avec des boutonnieres en cordonnet d'or, une large
» perruque jaunâtre & un grand bonnet bleu garni d'un
» bouton de trait d'or. Je n'ai jamais vu de figure
» plus propre à représenter parfaitement un Gentilhomme
» Ecossois; je le trouvai franc, loyal & poli dans toute
» l'étendue & le vrai sens du terme ».



EXTRAITS
DU VOYAGE
DE M. BOSWELL
DANS LES HÉBRIDES.

On disoit devant le Docteur Johnson, qu'un Avocat ne devoit jamais se charger d'une cause qu'il ne trouvoit pas juste. — « Un Avocat ne doit point s'inquiéter, » reprit Johnson, si la cause qu'il entreprend » est bonne ou mauvaise, à moins que son » client ne lui en demande son avis, & il est » alors obligé de le donner en conscience. » C'est au Juge à décider de la justice ou de » l'injustice d'une cause. Considérons le but » des Cours judiciaires, c'est que chacun » ait la liberté d'exposer sa cause devant » des personnes désignées pour les exami- » ner. Un Avocat ne doit pas dire ce qu'il » sçait être un mensonge, il ne doit point

» produire une piece qu'il connoît fausse;
» mais il ne doit pas usurper le droit de
» Juge, & déterminer quel sera l'effet de
» la preuve, quel sera le résultat des dé-
» fenses des Parties. Comme il arrive ra-
» rement qu'un homme soit en état de
» plaider lui-même sa cause, les Avocats
» forment une classe de la Société, qui,
» par l'étude & l'expérience, ont acquis
» l'art & la facilité d'arranger les preuves, &
» de les appliquer à la loi. Un Avocat doit
» faire pour son client, ce que ce client
» feroit pour lui-même, s'il en avoit les
» facultés. Si, par une supériorité de con-
» noissances, d'attention, d'adresse & une
» meilleure méthode d'exposer ses moyens,
» il obtient l'avantage sur son adversaire,
» c'est un succès auquel il a droit de pré-
» tendre. L'avantage doit être d'un côté ou
» d'un autre; ne vaut-il pas mieux l'obte-
» nir par le talent que par le hasard. Si
» les Avocats ne vouloient se charger que
» de causes dont la justice leur parût dé-
» montrée, il arriveroit qu'un homme ne
» pourroit faire juger la sienne, qui, mieux

» examinée, feroit peut-être trouvée très » jufte ».

« Celui qui garde foigneufement fon ar» gent, difoit le Docteur Johnfon, s'attire » par-là plus de crédit & de pouvoir que » celui qui le dépenfe ». On lui remarqua que cette obfervation avoit l'air d'un paradoxe. Voici comme il l'expliqua : « Si » l'on étoit fûr qu'un homme ferrât pour » toujours fon argent, il ne lui procure» roit certainement aucune confidération; » mais comme tant de perfonnes en ont » befoin, que cet homme eft en état d'en » donner, & qu'on efpere qu'en lui faifant » la Cour on pourra en obtenir de lui, » fes richeffes lui donnent une grande in» fluence dans la fociété. Celui qui pro» digue fon argent, eft regardé comme un » extravagant, & avec quelque raifon, » parce que la vanité entre pour beaucoup » dans fes dépenfes. Comme elles excedent » fouvent fes revenus, & qu'il eft quel» quefois lui-même embarraffé pour trouver » des fonds, on fçait qu'il ne peut aider

efficacement

» efficacement perſonne, même quand il
» en auroit la volonté : au lieu que celui
» qui conſerve ſon or, eſt toujours en état
» d'obliger; on ne l'ignore pas, & c'eſt ce
» qui lui vaut cette conſidération & le
» crédit que l'autre n'a pas ».

On diſoit devant Johnſon, qu'à l'exception de quelques Généraux, Goldſmith (1) s'étoit acquis plus de réputation que tous les Officiers n'en avoient obtenu dans la derniere guerre. « Cela eſt tout ſimple,
» reprit le Docteur, vous trouverez dix
» mille perſonnes en état de faire ce qu'ils
» ont fait, & pas une qui puiſſe faire ce
» qu'a fait Goldſmith. On n'évalue les
» choſes qu'à proportion de leur rareté; le
» caillou qui ſert à paver les rues, eſt plus
» utile que le diamant qui brille au doigt
» d'une jolie femme ».

Johnſon prétendoit que la crainte & la

(1) Célebre Auteur Anglois.

punition étoient les vrais moyens à employer dans l'éducation des enfans. « Je » voudrois, disoit-il, que pour les instruire, » on se servît plutôt de la verge, que de » leur dire, si vous faites ceci, ou cela, » vous serez plus estimé que vos freres & » sœurs : la verge produit un effet qui se » termine de lui-même. Un enfant qui craint » le fouet, fait sa tâche, & tout est dit; » au lieu qu'en excitant l'émulation & lui » promettant de le regarder comme supé- » rieur aux autres, on jette les fonde- » mens d'un malheur irréparable, celui de » semer la discorde & la haine entre freres » & sœurs ».

M. Boswell, étonné que le Docteur Johnson eût acheté à Inverness un Traité d'Arithmétique pour sa lecture pendant leur voyage dans les Hébrides, lui en demanda la raison. « Monsieur, lui dit le Docteur, souvenez- » vous que toutes les fois qu'on ne peut » porter qu'un seul livre en route, on doit » choisir un livre de science; s'il n'est que

» de ſimple amuſement, il devient inutile » après l'avoir lu, au lieu qu'un livre de » ſcience eſt inépuiſable ».

On diſoit devant le Docteur Johnſon, que Luther avoit permis à un Landgrave de Heſſe d'avoir deux femmes, du conſentement, il eſt vrai, de la premiere qu'il avoit épouſée. « Pour ce qui concerne » cette premiere femme, reprit le Docteur, » il n'y a point de mal, parce que, *volenti* » *non fit injuria* : mais ce ſecond mariage » étoit une offenſe contre l'ordre général » de la ſociété & contre la loi de l'Evan- » gile, qui dit qu'un homme & une femme » doivent être unis. Perſonne ne peut avoir » deux femmes, ſans priver quelqu'un d'en » avoir une ».

Un Gentilhomme Ecoſſois diſoit au Docteur Johnſon, qu'avant l'union de l'Ecoſſe avec l'Angleterre, on avoit du vin dans ſon pays : « Non, Monſieur, reprit le Doc- » teur, vous aviez de la mauvaiſe piquette,

» le rebut de la France, & qui n'avoit
» pas plus de force que de l'eau. —— Ce-
» pendant, répliqua l'Ecoſſois, on s'enivroit
» beaucoup ici dans ce temps-là ; vous
» vous trompez, Monſieur, repartit le
» Docteur, on y gagnoit des hydropiſies
» en voulant s'enivrer ».

Johnſon prétendoit dans une ſociété, que le ſort d'un homme en priſon, étoit préférable à celui d'un homme dans un vaiſſeau. « En priſon, diſoit-il, on a plus
» d'eſpace, meilleure nourriture, ordinai-
» rement meilleure compagnie, & l'on n'a
» pas la crainte d'être noyé. Mais, reprit
» quelqu'un, on a le doux eſpoir de dé-
» barquer. Je ne vous parle pas d'un homme
» qui débarque, répliqua le Docteur, je parle
» de celui qui eſt dans un vaiſſeau, & je
» ſoutiens qu'alors il eſt plus mal qu'en
» priſon. Un homme qu'on y retient, peut
» avoir auſſi *le doux eſpoir* d'en ſortir, &
» même s'il y eſt pour un temps limité,
» il l'a déja ».

Goldſmith appliquoit au Docteur Johnſon un paſſage d'une Comédie de Cibber : « Il » n'y a pas moyen, diſoit-il, d'argumen- » ter contre le Docteur Johnſon ; car s'il » vous manque d'un coup de piſtolet, il » vous aſſomme avec le pommeau ».

Le Docteur Johnſon regardoit la muſique comme le moyen le plus commode & le plus flateur pour l'amour-propre, de paſſer ſon temps ſans ſe donner la peine de penſer.

« L'artifice, diſoit-il, réuſſit plus par la » crédulité des autres que par l'adreſſe de » ceux qui l'emploient ; il ne faut pas des » talens bien ſupérieurs pour mentir & » tromper ». Cette obſervation engagea la ſociété où il ſe trouvoit à conſidérer s'il ne falloit pas de grands talens pour être très-méchant ; —— « Il en faut de grands, ſans » doute, reprit le Docteur, pour obtenir » le pouvoir d'être méchant ; mais il n'en

» faut pas pour l'être. Celui qui a la puiſ-
» ſance que de grands talens lui procurent,
» peut s'en ſervir bien ou mal, & l'on a
» beſoin de plus d'habileté pour en bien
» uſer, que pour en uſer mal. Il eſt plus fa-
» cile d'être méchant que d'être vertueux;
» car la méchanceté prend toujours le plus
» court chemin. Il eſt plus aiſé de voler
» cent louis que de les acquérir par le tra-
» vail ou par toute autre voie. Conſidé-
» rons ſeulement quel eſt l'acte de mé-
» chanceté qui exige le plus de talens,
» lorſque la perſonne qui doit le commettre
» en a le pouvoir; car c'eſt-là où gît toute
» la diſtinction. Il faut de grands talens
» pour battre une armée; il n'en faut pas
» pour la maſſacrer après l'avoir vaincue ».



PENSÉES

DU DOCTEUR SAMUEL JOHNSON,

Extraites de ses différens Ouvrages.

UN vieillard ignorant est très à plaindre, il ne peut jouir des plaisirs de l'esprit, lorsque ceux des sens l'ont abandonné.

On ne doit point s'attendre à trouver dans les femmes du Peuple cette fraîcheur brillante, cette délicatesse de traits qui constituent la véritable beauté ; elles sont trop exposées au besoin & à l'intempérie des saisons pour avoir ce calme du contentement & ce sentiment intérieur de supériorité que je regarde comme nécessaire à la perfection des charmes extérieurs.

On sait que la beauté attire la persécu-

tion des importuns, qu'elle excite les artifices de l'envie, & fait naître les feux d'un amour illicite : cependant, parmi les femmes les plus diſtinguées par leur prudence & par leur modeſtie, quelle eſt celle qui s'eſt jamais plaint de bonne foi des dangers où ſes charmes l'expoſoient, ou qui eût voulu acheter ſa ſûreté par leur perte?

Celui qui ſçait qu'on le mépriſe, ſera toujours envieux, & le deviendra davantage, s'il eſt obligé de vivre avec ceux qui le mépriſent.

L'indolence eſt un des vices dont il eſt le plus difficile de ſe corriger.

Il ne s'eſt jamais fait peut-être une élection par la pluralité des ſuffrages, ſans qu'on puiſſe lui reprocher que les voix n'aient pas été obtenues légitimement.

On a beaucoup parlé & exalté dans toutes les langues la conſtance en amitié, & l'on en a vu quelques exemples; mais on ne les cite que parce qu'ils ſont rares. Celle à laquelle on doit s'attendre de la part du commun des hommes, commence par une liaiſon de plaiſir, & finit lorſque ce plaiſir ceſſe.

La louange nous plaît, même en connoiſſant que celui qui nous l'accorde ne croit pas que nous la méritions; elle prouve du moins notre importance & le cas qu'on fait de notre crédit, puiſqu'on l'achete par la baſſeſſe & par la fauſſeté.

Celui qu'on flate ſans ceſſe ne tarde pas à ſe flater lui-même. Ce n'eſt que par la crainte ou par la honte que nous pouvons apprendre nos devoirs; & comment ces deux ſentimens pourroient-ils agir chez un homme qui n'entend jamais que ſon éloge?

La ſanté eſt à notre bonheur, ce que le ſoleil eſt à la végétation.

Ceux qui n'ont rien fait dans leur vie, n'ont pas droit de juger ceux qui on fait peu de choſe.

L'homme qui connoît ſon ignorance, devroit du moins être modeſte.

Quelqu'un qui marcheroit vigoureuſement trois heures par jour, traverſeroit, en ſept ans, un eſpace égal à la circonférence du globe.

Il eſt impoſſible à ceux qui n'ont connu que l'affluence & la proſpérité, de juger ſainement d'eux-mêmes & des autres. Les grands & les riches vivent au milieu d'un bal perpétuel, où tout ce qui les approche eſt maſqué. Pour découvrir vraiment l'eſtime

qu'on fait de nous, il faut ne pouvoir donner ni crainte, ni espérance.

L'intégrité sans connoissance est foible & généralement inutile; & les connoissances, sans intégrité, sont redoutables & dangereuses.

La prison corrige peu les coupables, & ceux qui en sortent ne font guere usage de leur liberté que pour commettre de nouveau le crime avec plus de précaution.

On peut tout obtenir par la force ou par l'argent; mais la science ne peut être obtenue que par l'étude; & ce n'est que dans la retraite qu'on peut s'y appliquer.

Le grand privilége de la pauvreté, est de n'être envié de personne, d'être en santé sans médecin & en sûreté sans des gardes; d'obtenir, enfin, de la libéralité de

la nature, ce que les Grands ne peuvent ſe procurer qu'avec les ſecours des artiſtes, des flateurs & des eſpions.

La nature ne nous a fait pauvres que lorſque nous manquons du néceſſaire; mais l'uſage donne le nom de pauvres à ceux qui manquent du ſuperflu.

Celui qui change de parti par humeur, n'eſt pas plus vertueux que celui qui en change par intérêt; il s'aime plus que la vérité.

Il eſt rare d'être à la fois très-loué & très-aimé.

L'orgueil eſt un vice, que l'orgueil même fait remarquer dans les autres, & méconnoître en ſoi.

Tout Peuple qui a ceſſé d'être vertueux, ne peut plus être grand.

La proſpérité d'un Peuple eſt proportionnée au nombre de têtes & de bras employés utilement à ſon ſervice. Dans l'Etat Politique, la ſédition eſt une fievre; la corruption, une gangrene; la pareſſe, une atrophie. Tout corps & toute ſociété qui dépenſe plus qu'elle ne recueille, doit naturellement décroître; & chaque individu, qui continue à ſe nourrir & ceſſe de travailler, enleve quelque choſe de la propriété publique.

Une épithete ou une métaphore tirée de la nature, ennoblit l'art : une épithete ou une métaphore tirée de l'art, dégrade la nature.

Le ſoupçon n'eſt pas moins l'ennemi de la vertu que du bonheur. L'homme déja corrompu, eſt naturellement ſoupçonneux, & l'homme qui devient ſoupçonneux eſt bientôt corrompu.

La supériorité de quelques personnes est purement locale. Elles ne sont grandes, que parce que ceux qui les entourent sont petits.

Les guerres entre Nations civilisées ne font que de légers changemens dans le systême des Etats : à peine le public s'apperçoit-il d'aucune autre altération que d'une augmentation de dettes; le peu d'individus qui en reçoivent le bénéfice, ne sont pas ceux qu'on suppose y avoir le droit le plus réel. Si celui qui s'expose au danger en recevoit le salaire; si celui qui verse son sang dans le combat, s'enrichissoit par la victoire, il pourroit faire parade de ses richesses sans exciter l'envie; mais à la fin d'une longue guerre, quelle récompense a-t-on pour la perte de plusieurs milliers d'hommes & la dépense de plusieurs millions? Celle de contempler la gloire soudaine des Intendans, des Trésoriers, des Commissaires & des Commis

dont les Equipages brillent comme des météores, & les palais s'élevent comme des exhalaifons de la terre.

Parmi les calamités de la guerre, on doit placer avec juftice la diminution de l'amour pour la vérité : il doit néceffairement s'affoiblir alors par les fauffetés que dicte l'intérêt, & que la crédulité encourage.

Après le crime d'écrire ce qu'on ne penfe pas, vient celui d'écrire fans penfer.

Au long catalogue des inconvéniens de la vieilleffe, on pourroit fouvent ajouter la perte de la réputation.

La fuite ordinaire de la plainte, eft d'exciter plutôt le mépris que la pitié.

On accufe les hommes en général d'ingratitude; il n'eft prefque perfonne qui ne

parle des bienfaits qu'il a répandus ſur des ingrats, & des heureux qu'il a faits ſans être payé de reconnoiſſance. Mais ſi ces protuteurs, ſi ces Mécenes étoient confrontés avec ceux qu'ils ſe vantent d'avoir ſi puiſſament obligés, on verroit ſouvent qu'ils n'ont conſulté que leur propre ſatisfaction, leur vanité, & qu'ils ſe ſont payés par eux-mêmes de leurs légers ſervices en ſe procurant la jouiſſance de l'inſolence & du mépris envers leurs protégés.

C'eſt moins par ſon tréſor particulier, que par l'opulence de ſes ſujets qu'un Roi fait voir ſes richeſſes.

Le langage eſt la parure de la penſée; & comme la plus belle figure & la plus belle taille ſeroient obſcurcies & dégradées ſous des vêtemens groſſiers, de même les plus belles idées & les ſentimens les plus héroïques perdroient leur force & leur éclat, s'ils étoient rendus d'une maniere baſſe & triviale.

On

On a remarqué que ce ne ſont pas ceux qui crient le plus hautement pour la liberté qui l'accordent le plus libéralement.

La mort, comme l'a obſervé un ancien, *eſt la plus redoutable des choſes redoutables ;* un mal au-delà duquel on n'a rien à craindre ſur la terre ni de Dieu, ni des hommes. On a donc dû réſerver cette terreur comme la derniere reſſource de l'autorité, comme le moyen le plus fort, le plus efficace pour empêcher de ravir ce qu'on ne peut rendre : mais égaler le vol au meurtre, c'eſt réduire le meurtre au vol, c'eſt confondre dans les eſprits vulgaires les gradations du crime, & exciter l'acte d'un plus grand, pour éviter la découverte d'un moindre. Si le meurtre ſeul étoit puni de mort, peu de voleurs tremperoient leurs mains dans le ſang ; mais lorſqu'en commettant un aſſaſſinat, ils peuvent mieux cacher leur vol ſans encourir de nouveaux dangers, ſur

quel prétexte prétendroit-on qu'ils s'en abſtinſſent?

Lorſqu'on a paſſé le milieu de ſa carriere, & qu'on veut ſe livrer à tous les plaiſirs de la jeuneſſe, on doit s'attendre à trouver le chagrin à la ſuite de ſes jouiſſances.

Il y a des hommes dont les facultés intellectuelles agiſſent à loiſir & dans la retraite avec une vigueur qui les abandonne entiérement dans la converſation : la gaieté les trouble, la moindre objection les déconcerte, la timidité leur enchaîne la parole & ne leur en rend l'uſage que lorſque le moment de s'en ſervir eſt paſſé.

Les Nations ont changé de caractere; & les pays autrefois habités par les plus zélés partiſans de la liberté, ſont ceux qui ſupportent aujourd'hui le plus patiemment l'eſclavage.

C'eſt peut-être le caractere de la Nation Angloiſe de mépriſer les bagatelles.

Les perſonnes pauvres ne ſont pas ſenſibles à beaucoup de petites vexations qui empoiſonnent les jouiſſances des riches; elles ne ſont point affectées d'une impoliteſſe accidentelle, ni mortifiées d'un compliment mal-adroit; mais cette eſpece de bonheur eſt ſemblable à celui du malfaicteur qui ne ſent plus les cordes qui le lient, lorſqu'il eſt déchiré par les tenailles.

Le ſouvenir d'un crime commis inutilement, a toujours été regardé comme la plus pénible de toutes les réflexions.

Tant que les anciens Romains furent pauvres, ils volerent l'humanité; dès qu'ils furent riches, ils ſe volerent eux-mêmes.

Suivant la définition plaisante de Sir Henri Wotson : « Un Ambassadeur est un » homme plein de vertu, envoyé chez » l'Etranger pour y débiter des mensonges » au profit de son pays ». Un Gazetier est un homme sans vertu, qui débite des mensonges dans son pays pour son profit particulier.

On a observé que la plupart des femmes deviennent bonnes ou mauvaises en proportion des gens vertueux ou vicieux qui les approchent, & que les principes de l'éducation & les lumieres de la raison ne les mettent pas à l'abri de l'influence de l'exemple. Soit qu'elles n'aient point assez de courage pour résister aux obstacles qu'on leur oppose, soit que le desir de l'admiration leur fasse sacrifier leurs principes à la vaine satisfaction d'être louées,

il eſt certain que leurs bonnes qualités tiennent rarement contre le ridicule, la flaterie ou la mode.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Mgr le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *Détail authentique des Malheurs & de la Fuite du Prince Charles Edouard dans les Hébrides*, par M. de ****; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 22 Février 1786.

DEMEUNIER.

De l'Imprimerie de la Veuve HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame.